

CAMILLE VIEUX-FORT-GERMANY



# ROSARITA ET LE CHEF-D'OEUVRE DE L'AMOUR



NOVUM

# Sommaire

[Imprimer](#) 2

[Avant-propos](#) 3

[Chapitre 1](#) 4

[Chapitre 2](#) 14

[Chapitre 3](#) 45

[Chapitre 4](#) 52

[Chapitre 5](#) 70

[Chapitre 6](#) 86

[Chapitre 7](#) 103

[Chapitre 8](#) 114

# Imprimer

Tous droits pour la distribution sont réservés: par voie de cinéma, de radio ou de télévision, de reproduction photomécanique, de tout support de son, de reproduction même partielle et de supports informatiques.

© 2021 novum maison d'édition

ISBN Version imprimée: 978-3-903861-04-6

ISBN e-book: 978-3-903861-05-3

Relecture: Kathleen Moreira

Photographie de couverture: Vasiliyart, Sergiomonti,

Altezza | Dreamstime.com

Création de la jaquette: novum maison d'édition

[www.novumpublishing.fr](http://www.novumpublishing.fr)

# **Avant-propos**

*Nous avons tous un idéal, conçu et représenté dans notre esprit sans être ou pouvoir être perçu par nos sens. La perfection, qui est relative, puisqu'elle est propre à chacun, ce modèle absolu que l'on peut concevoir ou souhaiter selon les vœux de son cœur ou de l'esprit peut prendre forme et venir à l'existence grâce à, notre ténacité et notre amour et devenir un chef d'œuvre. Cette chose capitale pour vous, très remarquable et parfaite en tous points. Parce que ce qui vient du cœur est toujours parfait. Votre chef-d'œuvre est votre idéal en action.*

*A René-Pierre, l'Amour de ma vie*

*A ma famille*

*A tous ceux qui recherchent l'Amour...*

# Chapitre 1

Rosarita venait de refermer la porte de sa chambre, un peu songeuse et impatiente de découvrir le nouveau rebondissement du conte espagnol qu'elle dévorait depuis plusieurs jours. Elle s'allongea à plat ventre sur son lit recouvert d'un couvre-lit bleu-vert pastel satiné, sa chevelure métissée noire ocre tombant de part et d'autre de son visage, éparpillée négligemment sur ses épaules, puis en cascade jusqu'à sa taille en boucles frisées magnifiques, les pointes de pieds flex croisées portant de petites socquettes orangées, les jambes relevées, galbant sa belle cambrure d'adolescente. Elle n'avait que 17 ans, et peu consciente de ses charmes présents et futurs.

Allongée là dans cette après-midi ensoleillée, elle semblait comme posée sur un océan bleu limpide, alors que la lumière resplendissante du soleil chaud inondait sa chambre, inconsciente des anges flottant autour d'elle dans ce moment unique de solitude, innocent, frais et tendre.

Rosarita était l'aînée d'une fratrie de trois, composée uniquement de filles, d'environ trois ans d'écart. Elles s'entendaient bien mais n'avaient vraiment pas le même caractère, le même physique et les mêmes idéaux. Elles s'aimaient et se soutenaient à toute épreuve. La cadette Daniella, rêvait de devenir magistrat, elle était belle, aux formes généreuses et sensuelles, plutôt hardie, brave, ambitieuse, d'un franc-parler et d'un sens de la justice plutôt poussé, tout lui réussissait. Elle se levait facilement pour toutes les causes et surprenait par sa joie de vivre. Odessa, la benjamine, cherchait encore sa place, comme le vivent souvent les petits derniers, elle respirait la fraîcheur, les traits fins, très séduisante, vive d'esprit et très intuitive, elle aimait être à l'écoute des autres, très douée dans les études, elle ferait une carrière brillante.

Rosarita, elle, plutôt fine, d'une silhouette encore très juvénile, sa longue et épaisse chevelure métissée ébène lui arrivait jusqu'à la taille. Elle était belle, d'une beauté qu'elle ne soupçonnait pas, car très réservée et effacée. Elle était passionnée de lecture et d'écriture, elle rêvait de voyages, de réussite, de ses livres lus dans le monde entier, elle aimait lire les histoires des hommes et femmes qui ont changé le monde et elle cherchait, en permanence, à développer sa culture et son savoir. Brillante dans ses études, peu confiante en elle, physiquement, elle réalisait une course aux diplômes. Ses sœurs la taquinaient régulièrement sur ses idées de grandeur. Mais en réalité, si elle se sentait proche de Daniella et d'Odessa, qu'elle aimait par-dessus tout ! Parfois, sans pouvoir l'expliquer, elle se sentait différente, un peu à part, avec d'autres préoccupations, d'autres centres d'intérêt et d'autres rêves. Par exemple déjà très jeune, Rosarita savait qu'elle ne serait jamais salariée mais aurait sa propre entreprise, elle aurait une idée brillante et serait reconnue dans le monde entier, lui permettant de mener des projets de grande envergure participant au changement du monde. Elle se passionnait pour l'art, l'architecture, la peinture, la publicité, fascinée par tous les moyens de communication par l'image et l'audio. Il ne lui restait qu'une année de lycée avant l'université et elle comptait bien prendre son envol le moment venu !

Autant Rosarita ressemblait à sa mère par cette beauté à la fois douce et sauvage, autant elle avait hérité du tempérament aventureux de son père qui était plutôt d'un caractère opportuniste, entrepreneur et positif. Leur mère, de nature plutôt inquiète et prudente, était talentueuse en langues et en français, un cordon bleu en cuisine et une maîtresse de maison hors pair. La vie était douce dans cette famille aimante qui ne manquait de rien.

Ces trois jeunes filles faisaient la fierté de leurs parents Monsieur et Madame Rolando. Julia Rolando était professeur de langues et son mari Luis, chef d'entreprise dans le bâtiment.

La famille Rolando était arrivée au Mexique depuis l'après Grande Guerre. Ils étaient alors, une poignée d'à peine 25 personnes fuyant la crise économique et l'instabilité politique caractérisée par les coups d'état militaires.

La famille Rolando étaient des émigrés italiens arrivés à Sao Paulo, vers 1891, alors en plein essor. Ils étaient petits propriétaires, métayers, colons partiaires ou employés des *fazendas* de café.

Rosarita connaissait très bien son histoire de famille, elle savait que le Brésil était le seul pays d'Amérique latine à avoir directement participé aux deux guerres mondiales, du côté des alliés. Quand éclate le premier conflit mondial en 1914, le Brésil est encore un pays agricole, peu équipé et peu préparé à la guerre. Dès le début il adopte donc une attitude de neutralité. Mais très vite, le pays, dont le principal produit d'exportation est le café, plonge dans une profonde crise économique. Avec la guerre, le café n'étant pas un produit de première nécessité, la demande chute brutalement. En 1917, l'Europe est sous blocus maritime allemand avec ordre de couler tout navire essayant de le percer. C'est ainsi qu'un sous-marin allemand torpille le plus gros navire de la flotte marchande brésilienne sur les côtes normandes. Apprenant la nouvelle, la population brésilienne se révolte et s'en prend aux commerces et institutions des émigrés allemands et de leurs descendants. Des écoles et des clubs allemands sont brûlés, des commerces pillés. Pour apaiser la population, le gouvernement limoge le ministre de la guerre, favorable à la neutralité.

Le Brésil entre en guerre en avril 1917. Dans un premier temps, le pays envoie une mission médicale composée de

plus 80 médecins en renfort des services français de logistique sur le front. Puis, il fournit aux alliés sa modeste marine, qui, placée sous commandement britannique, est chargée de patrouiller les côtes de l'Afrique occidentale. Elle y restera bloquée en raison de l'épidémie de grippe espagnole qui décime ses équipages.

Comme pour le premier conflit mondial, le Brésil reste neutre au début de la Seconde guerre. Mais il est sous haute surveillance des alliés, principalement américains, car le régime dictatorial du Président Vargas, est plutôt favorable à l'Axe. Le Brésil, avec son long littoral qui s'avance dans l'Atlantique sud, ses réserves en matières premières et en produits agricoles, est un pays stratégique pour les Alliés. Pour eux, il n'est pas envisageable qu'il passe sous contrôle de l'Axe germanique. Sous forte pression du Président Roosevelt, en 1942, il finit par signer avec les nations américaines un accord, dit de l'Atlantique, les obligeant à se protéger mutuellement en cas d'attaque contre l'une des nations signataires.

La riposte allemande fut immédiate, cinq navires marchands brésiliens sont torpillés sur ses côtes, faisant plus de 600 victimes civiles. Une fois de plus, la population se révolte et en août 1942, le Brésil déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Italie. Les Etats-Unis installent alors des bases navales sur la côte du Nordeste, dont la plus importante à Natal. La dernière base américaine, dans l'archipel de Fernando de Noronha, sera démantelée en 1960.

Le Brésil va fournir un contingent de près de 26.000 hommes, qui, formés et équipés par les Américains, participeront à la campagne d'Italie en 1944. Près de 1.000 soldats brésiliens y laisseront la vie. A la fin de la guerre, le Brésil est invité à participer à la force d'occupation de l'Autriche, mais, à la surprise de tous, le Président Vargas refuse et donne l'ordre de démobiliser le contingent encore sur place. Avec la fin de la guerre, Vargas est en mauvaise

posture. En effet, comment se battre aux côtés des Alliés pour défendre la démocratie et maintenir un régime autoritaire dans son propre pays ? Critiqué et rejeté par tous, il démissionne en 1945 et ouvre la porte à des luttes politiques intestines.

C'est à cette époque que l'arrière-grand-père de Rosarita, décide de braver l'inconnu et de fuir avec quelques membres de sa famille proche, craignant pour les siens dans ce contexte politique s'aggravant, et une situation économique affamant. Il partit en direction des Etats-Unis par la côte mexicaine, sans connaître précisément où il allait, mais au total, ce furent 9712 km parcourus, par étape, sur près d'un an de voyage, au fur et à mesure de la tournure des événements dans les pays traversés. Un périple incroyable parfois au péril de leur vie. Ils arrivèrent dans la petite ville de Rosarito, aujourd'hui une ville et une station balnéaire mexicaine de l'État de Basse-Californie, sur le littoral de l'Océan Pacifique, au sud de la conurbation de Tijuana. A l'époque ce n'était qu'une mission. Le nom de « Rosarito » vient de celui d' « El Rosario » que la ville porta à la fin du XVIIIe siècle, laquelle doit son origine à l'existence d'une mission baptisée *San Arcangelo de la Frontera*.

Une mission espagnole à San Miguel, dans le comté de San Luis Obispo, en Californie. Créée le 25 juillet 1797 par le franciscain, sur un site choisi surtout en raison du grand nombre d' Indiens qui vivaient dans la région, et que les prêtres espagnols voulaient évangéliser. Aujourd'hui, la ville était très attractive. La pêche sportive et le surf font encore sa renommée. La région de Puerto Nuevo, pas très loin à 12 km, attire également un grand nombre de visiteurs qui, tout au long de l'année, assistent à de nombreux événements sportifs tels que : les tournois de beach-volley, les compétitions d'athlétisme, motocross et VTT, ainsi que des courses de voile traditionnelles. Des sports dont se régalaient Rosarita

et Odessa, les plus sportives des trois filles, même si le football restait une histoire de famille, bien connue, de père en fils. D'ailleurs, elle se demandait souvent si son prénom ne viendrait pas du symbole de terre d'asile que représentait cette ville. Pourtant, sa mère aimait à répéter lorsqu'elle était gamine :

— Tu es ma perle rose. Rita pour perle et Rosa pour rose, lui disait-elle en lui chatouillant le bout du nez et l'enfant, qu'elle était, souriait.

Rosarita était si plongée dans l'intrigue de son conte espagnol qu'elle n'entendait même pas sa sœur l'appeler pour le dîner ! Mais qu'est-ce qui passionnait tant une jeune fille de l'époque moderne dans ce vieux conte du XIXe ? Qu'y cherchait-elle ?

Selon le scientifique australien David Warren, qui rapportait les faits dont Rosarita dévorait les pages, l'histoire commence dans le golfe de Panama. « Un esclave noir découvrit la perle dans un coquillage minuscule. Cette perle, si bien cachée, d'un peu plus de 50 carats, fut le prix avec lequel il acheta sa liberté.

Elle fut vendue à un marchand de perles portugais qui l'a rapportée à Séville où elle fut exposée à La Casa de Indias, un organisme qui réglementait le commerce maritime entre les colonies et l'Espagne. C'était alors la plus grosse perle du monde jamais découverte ! Elle devait être vendue à Rodolphe II de Habsbourg, très grand collectionneur de pierres précieuses. Mais dès que Philippe II d'Espagne la vit, il voulut l'acquérir. Il l'acheta en 1582, en échange d'un peu moins de 9000 ducats.

Philippe II l'aurait ensuite offerte à sa fille aînée, Eugénie, pour ses fiançailles avant de la récupérer en 1588 pour la conserver dans le trésor de la couronne d'Espagne. Il n'avait nul désir de voir sa fille emporter cette splendeur dans un pays étranger.

La perle, Pérégrina, s'accrochait sous une broche sertie

d'un diamant de 48 carats, l'Estanque, considéré comme le plus gros diamant en Europe à l'époque. L'ensemble formait un bijou fabuleux. On peut le voir porté par de nombreuses reines consorts. La Pérégrina orna les atours de Marguerite d'Autriche-Styrie, épouse de Philippe III, d'Elisabeth de France et de Marianne d'Autriche, les épouses successives de Philippe IV. Mais si elles avaient la jouissance de la perle, jamais ne leur a-t-elle appartenu : elle était propriété de la couronne d'Espagne, et donc, du roi. Chaque fois qu'un roi d'Espagne mourrait, on faisait l'inventaire des bijoux de la couronne. Lorsqu'elle n'était pas portée, la perle était conservée dans un petit cocon d'or fait à sa mesure et qui s'ouvrait en deux. On suppose que c'est l'une des raisons pour lesquelles elle a si bien traversé les siècles. La Pérégrina est passée entre les mains de huit rois d'Espagne jusqu'à ce que Napoléon Ier envahisse le pays en 1808, et confie le trône à son frère aîné, Joseph Bonaparte. Tous les livres racontent qu'après six ans d'occupation, lorsque les forces françaises furent défaites en 1813 lors de la bataille de Vitoria, le roi déchu emporta avec lui quelques bijoux de la couronne, dont la fameuse perle. Après son décès, en 1844, ce trésor naturel fut donné à Charles Louis Bonaparte, le futur Napoléon III qui le vendit à James Hamilton, premier duc d'Abercorn en 1848.

Le duc l'offrit à son épouse Louisa Hamilton qui, d'après la légende, aurait failli la perdre à deux reprises : une fois dans la profondeur d'un sofa de Windsor Castle et la seconde fois lors d'un bal à Buckingham. Mais il faut croire que le destin de la Pérégrina n'était pas d'être perdu.

On retrouve la perle chez Sotheby's en 1969, date de sa mise en vente, à Londres. L'un des collectionneurs qui avaient misé lors de cette vente s'appelait Richard Burton. En amoureux des pièces historiques, cet ancien fils de mineur l'emporta devant un membre de la famille d'Espagne, pour un prix de 37 000 dollars et l'offrit à

Elizabeth Taylor pour la Saint-Valentin.

La perle fit le trajet de Londres à Las Vegas, où le couple résidait, en compagnie de Ward Landrigan qui dirigeait alors le département bijoux de Sotheby's à New York. A l'époque, la Pérégrina était encore accrochée à une fine chaîne de perles naturelles, sans doute trop fragile pour supporter son poids. On l'aperçoit d'ailleurs au cou d'Elizabeth Taylor dans la courte apparition qu'elle fit dans le film *Anne des mille jours* tourné en 1969.

Et c'est ainsi que, comme la duchesse d'Abercorn avant elle, Liz Taylor perdit la Pérégrina dans une suite du Caesar's Palace le jour même où elle l'avait reçue. Toute à sa joie d'avoir reçu ce trésor historique, elle portait le collier autour du cou. Lorsqu'elle voulut toucher la perle, elle n'était plus là ! Elle vit un de leur pékinois en train de mâcher un os. Or ils ne donnaient pas d'os à ronger à leurs chiens, surtout pas à des bébés. Qu'était-il en train de mâcher alors ? Elle ouvrit sa gueule, et à l'intérieur, il y avait la perle la plus parfaite du monde. Et elle n'était pas abîmée. On dit que dans l'Antiquité, on faisait avaler les perles à des canards, parce qu'après la digestion le lustre et l'orient des perles étaient plus beaux...

Après cet épisode, Elizabeth Taylor confia la Pérégrina à Cartier afin que la maison lui redonne le lustre dû à son rang, et l'intègre à une parure inspirée d'une reproduction du portrait de Marie Tudor réalisé par Hans Eworth qui représentait la reine avec une perle qui n'était pas la Pérégrina.

On raconte beaucoup d'histoires au sujet de cette perle baroque, découverte dans le golfe de Panama. Fausses, pour la plupart. L'une d'entre elles, pourtant, est vraie : après être passée de mains royales à mains impériales, la perle a bien failli terminer son règne dans l'estomac d'un chien pékinois... Le rêve de Rosarita était de la voir de ses propres yeux, elle était sûre qu'elle était là quelque part dans le monde, l'attendant, car son propre prénom,

Rosarita, signifiait Perle Rose. Elle se sentait liée à cette perle qui traversait les siècles.

Elle était donc si absorbée par sa mission nouvelle, qu'elle perçut à peine le joyeux bavardage de la famille attablée, sur les tenues et les préparatifs du bal de fin d'année qui se profilait avec effervescence. C'était sa dernière année à Rosarito. Bientôt, elle intégrerait l'Université Européenne de Monterrey de Santa Maria, où elle obtiendrait son Master en littérature, puis ferait une année intensive en Business management pour obtenir un Egade Master. Un choix qui, pour elle, était le meilleur afin d'optimiser sa formation dans des domaines divers et variés. Elle était avide et précoce dans les études, pourquoi ne pas en profiter !

Elle était souvent ailleurs, rêveuse et ivre de grands espaces. Dans à peine trois mois, elle aurait son diplôme, n'y aurait-il donc aucun garçon qui l'inviterait à y aller ? C'était une piètre danseuse, mais d'une sensualité insoupçonnée. Plus pragmatique que féminine, elle se consacrait plutôt à ses études, sans se soucier de plaire ou pas. Soignée, perfectionniste sur les bords, son grand esprit en faisait une étudiante plutôt respectée que courtisée. Il y avait bien ce garçon de type indien, beau garçon, fort et musclé mais un peu arrogant, assez doué dans les matières scientifiques et assez beau parleur, qui la troublait un peu mais à qui elle n'avait jamais adressé la parole depuis le secondaire. S'il l'invitait, elle serait ravie bien sûr ! Il y avait encore du temps... Elle verrait d'ici là !

En tout cas, ses sœurs avaient hâte de la voir dans sa robe de soirée, qu'elle n'avait toujours pas choisie !

— Les filles vous m'aidez à choisir ? lança-t-elle, sortant de ses rêveries et partageant ce moment familial.

— Avec plaisir...

Et voilà, ça repartait :

— Je te vois bien dans un style princesse avec ta taille

fine, expliquait Daniella.

— Oh non ! s'exclama Odessa. Il faut qu'elle soit sexy et brillante, quelque chose qui sorte de l'ordinaire ! On ne va au bal de fin d'année qu'une fois dans sa vie ! Il faut que tu t'en rappelles toute ta vie ! N'est-ce pas maman ? surenchérit Odessa, l'adolescente pétillante !

— Tu as raison chérie ! Le tout, c'est d'être décente mais bien dans sa robe et dans sa peau, te sentir la plus belle ! conclut Julia.

Un critère auquel Rosarita ne prêtait guère attention, tout en soignant son aspect extérieur et sa si belle chevelure ébène.

Le dîner se terminait sur cette note de chiffon, qui faisait sourire Luis, si fier de ses filles pour leur beauté, mais surtout pour leur intelligence, des filles, libres, prêtes à affronter le monde ! Il demandait tous les jours au Ciel, de lui donner la joie de les voir marier et embrasser la vie avec amour et réussite, jouer avec ses petits-enfants, vivre aux côtés de Julia, son âme sœur, encore de longues années, faites de partage, d'amour et de don aux autres. Son père et son grand-père avaient lutté pour lui offrir cette vie améliorée et riche ; il ne les remercierait jamais assez.

Le dîner, très animé, terminé, la cuisine propre et rangée, la famille se retrouvait au salon ; chacun avait son fauteuil préféré ! C'était l'heure de l'Histoire. Depuis leur plus jeune âge, c'était une tradition familiale appréciée par tous. Luis faisait la lecture d'un épisode de l'histoire du monde, et enrichissait ainsi sa famille de culture et d'expériences venant du monde entier ! Une tradition qui revenait une fois par semaine pour permettre à tous d'avoir des activités variées et personnelles en fonction de son emploi du temps.

Rosarita adorait ce moment si spécial, et ses envies d'aventures et de voyages lui venait certainement de là. Ce soir, Luis, racontait l'histoire fascinante de Napoléon Hill, cet écrivain américain du XXe siècle, sur le développement personnel. Très connu pour avoir déclaré : « *Tout ce que*